Deux lettres inédites du Baron Louis Seutin leur signification dans la biographie du chirurgien (période 1816 -1817)

E. Evrard

Résumé.

L'auteur publie deux lettres du chirurgien Louis Seutin, demeurées inédites jusqu'en 1994. L'une fut rédigée en février 1816 et l'autre en juillet 1817. Leur destinataire est le lieutenant Ferdinand Doignon, un Tournaisien avec qui il se lia d'amitié en 1813, au cours de la campagne de Saxe de la Grande Armée. Ces deux lettres, très différentes de ton, sont replacées dans les circonstances de temps et de lieu où elles furent écrites. Elles reçoivent des commentaires explicatifs sur leur signification.

Summary

The author reveals and comments two letters written by the surgeon Louis Seutin and discovered in 1994. They were sent in February 1816 and July 1817 to lieutenant Ferdinand Doignon, a native from Tournai. Circumstances which created Seutin's friendship for lieutenant Doignon in 1813, during the campaign of Saxony of the Great Army, are described. These two letters are different by their tone. Consideration is given to the periods and places in which they were written. Their significance in Seutin's biography is enlightened through explanatory comments.

1. Introduction

Le Baron Louis Seutin est né à Nivelles le 19 octobre 1793. Il est décédé à Bruxelles, le 29 janvier 1862. Jeune officier de santé sortant de l'Ecole de médecine de Bruxelles, il fut chirurgien aide-major dans la Grande Armée en 1813, pendant la campagne de Saxe. Sous les ordres de l'illustre chirurgien militaire français Dominique Larrey, il soigna les blessés des combats de Bautzen et de Dresde. Il fut présent à la bataille de Leipzig (16-19 octobre 1813).

En octobre 1814, il s'engagea dans l'Armée des Pays-Bas. Chirurgien de 2ème classe commissionné, il était attaché à l'hôpital militaire de Bruxelles, sous les ordres du premier officier de

santé Joseph Kluyskens, au moment de la bataille de Waterloo (18 juin 1815). Il participa, dans les hôpitaux de Bruxelles, fixes et temporaires, aux soins dispensés aux 36.000 blessés de la mémorable bataille.

Après la Révolution belge de 1830, il joua un rôle important dans la création du Service de santé de l'Armée belge. Il en devint le médecin en chef, sous les ordres de l'Inspecteur Général Jean-François Vleminckx, et le demeura jusqu'en juillet 1840. Dans l'exercice de cette fonction, on le trouve dans la campagne des DixJours (août 1831), puis au siège d'Anvers (30 novembre -23 décembre 1832).

L'année 1834 fut une année faste pour Seutin. C'est dans le cours de celle-ci qu'il fut nommé

Edgard Evrard, Général-major médecin e.r., avenue du Val d'Or 119, 1200 Bruxelles, Belgique

médecin du Roi, puis professeur ordinaire de chirurgie opératoire à la Faculté de médecine de la nouvelle Université Libre de Bruxelles. Chef du Service de chirurgie de l'hôpital Saint-Pierre à Bruxelles, il y déploya une activité remarquable. Il est l'inventeur d'une méthode de traitement des fractures qui l'a rendu célèbre : la méthode amovo-inamovible. Celle-ci utilisait l'amidon pour la contention. Sa diffusion à l'étranger par des voyages qui menèrent Seutin en Russie, en France, en Allemagne, dans la péninsule ibérique et en Afrique du Nord, consolida la notoriété internationale que lui avaient value sa virtuosité opératoire et l'étendue de son savoir.

Il rénova aussi l'enseignement de la médecine en Belgique et plus particulièrement celui de la clinique chirurgicale. La modernisation de la structure des hôpitaux de Bruxelles lui doit beaucoup (1). Esprit scientifique brillant et réalisateur, Seutin demeure une de nos gloires médicales nationales.

2. L'origine des liens d'amitié entre Seutin et Ferdinand Doignon.

Louis Joseph Seutin était le dixième enfant d'une famille qui en comptait douze. L'aîné, Michel Joseph Seutin, né à Nivelles le 22 avril 1780, fut enrôlé comme conscrit dans la Grande Armée. Il fut tué en août 1812, à la bataille de la Volontina, qui suivit la prise de Smolensk, au début de la campagne de Russie. Il était alors sergent-major au 21e régiment d'infanterie de ligne.

En 1813, Louis Seutin retrouva ce régiment en Saxe. Le souvenir de son frère Michel était demeuré très vivace chez ses anciens camarades de régiment, originaires du Brabant wallon et du Hainaut. Comme on va le voir, après la capitulation des Corps français à Dresde, le 13 novembre 1813, Louis Seutin unira son sort à celui des hommes du régiment de son frère. En ces jours particulièrement épuisants, sa vie reposera sur les attentions que lui portèrent quelques officiers wallons du 21 e régiment d'infanterie, notamment le lieutenant Ferdinand Doignon, un Tournaisien qui, en 1812, était, lui aussi, sergent-major dans l'unité de Michel Seutin.

Louis Seutin raconte dans son autobiographie (2) les circonstances qui forgèrent des liens de profonde amitié avec Ferdinand Doignon. Celle-ci s'étendit ensuite aux autres membres de la famille Doignon, notamment son frère François qui, devenu médecin, s'installa dans sa ville natale.

Deux lettres, adressées par Louis Seutin à Ferdinand Doignon en 1816 et 1817, et demeurées inédites jusqu'en 1994, ont été retrouvées dans les papiers de la famille Doignon par Monsieur Adolphe Leschevin d'Ere, un descendant de Ferdinand Doignon. Leur contenu présente un intérêt certain. On en prendra connaissance plus loin. Mais, avant cela, pour saisir le sens de certains passages, il importe de raconter les circonstances qui sont à l'origine des liens d'amitié entre Ferdinand Doignon et Louis Seutin.

A Leipzig, au soir du 18 octobre 1813, Napoléon, vaincu par la coalition des Alliés, ordonne la retraite de l'armée française. Elle s'effectue dans la nuit.

Le 19 octobre, à 5 heures du matin, le chirurgien en chef Larrey rassemble le personnel de ses ambulances légères. Il en prend la tête, traverse la ville, franchit le pont sur l'Elster en direction d'Erfurt. Ses ambulances divisionnaires, encombrées de blessés graves, sont demeurées sur le champ de bataille et dans les faubourgs de Leipzig.

Dans cette débâcle, quel fut le sort de Seutin attaché à une ambulance divisionnaire ? Voici le récit qu'il en fait dans son autobiographie (2).

"Je voulus suivre l'armée dans sa retraite et gagner le pont qui venait de sauter et je me trouvai pris au milieu d'un pêle-mêle de cavalerie des deux armées; dans la bagarre, je perdis mon chapeau et je rebroussai chemin vers l'ambulance; au coin d'une petite rue qui y conduisait, gisait le corps d'un officier prussien qui venait d'être tué. Je m'emparai de sa casquette et rentrai à l'ambulance. Le soir, je sortis pour me rendre chez M. Kaiser, le négociant qui m'avait précédemment si bien accueilli; mais, hélas !, il ne pouvait rien pour moi, malgré son vif désir de m'être utile. Je passai la nuit dans un de ses magasins et j'y cachai mes effets qui me furent expédiés à Bruxelles dix-huit mois plus tard. La nuit se passa dans une grande perplexité; je ne savais quel parti prendre : ou bien me rendre comme prisonnier et continuer mon ' service, ou tâcher de regagner l'une des places fortes où il y avait encore garnison française. C'est à ce dernier parti que je m'arrêtai. Coiffé de ma casquette prussienne, mon col brodé rabattu et couvert par celui de ma capote, l'épée au côté, je pris la route de Dresde que je connaissais pour l'avoir faite plusieurs fois et j'arrivai à Torgau où les vivres commençaient à manquer et où la garnison était ravagée par une épidémie de typhus.

Le Commandant de la place nous engagea, plusieurs autres militaires et moi, à nous diriger sur Dresde, afin de pouvoir rejoindre la garnison composée de 24.000 à 26.000 hommes. Dans mon accoutrement, j'arrivai au faubourg Pirna sans encombre, et à mon plus grand étonnement, les sentinelles ennemies, qui me prirent pour un officier prussien, me présentèrent les armes. Dès ce moment, je me croyais sauvé. Je m'acheminai, en évitant la grandroute, vers la ville de Dresde, où je pus pénétrer le 13 novembre et y fus fait prisonnier. (C'est ce même jour, 13 novembre 1813, que le maréchal Gouvion Saint-Cyr, bloqué dans Dresde depuis la mi-octobre, capitula, faute de munitions).

J'étais arrivé à Dresde après plusieurs jours de marche, toujours sur le qui-vive et couchante la belle étoile, dans les sapinières, pour éviter la rencontre des soldats de l'ennemi.

J'y devins malade à la suite de fatigues et d'émotions. Je suis entré à l'hôpital des officiers où mon ami et camarade, le lieutenant Doignon, de Tournay, du 21e régiment, venait me visiter. La garnison fut partagée en plusieurs colonnes pour être dirigée vers la Russie, la Prusse et l'Autriche. Le 21e faisait partie de la colonne qui se rendait en Bohème et en Moravie. Mon frère aîné, qui servait dans ce régiment et qui avait été tué à Smolensk, y avait laissé beaucoup d'amis; chaque fois que ce régiment donnait autour de Dresde, quoique faisant le service à l'Arsenal, je l'accompagnais. J'avais à choisir, ou de croupir dans l'hôpital où tout le nécessaire manquait, ou de me laisser enlever de là par mes bons camarades, Doignon d'abord, puis le lieutenant Brabant, qui était de Mons, et auquel j'avais évité l'amputation du bras gauche, blessé par un obus, et le capitaine Touvenier, qui avait reçu une blessure grave à l'avant-bras et auquel j'avais également donné mes soins. Chaque officier monté avait le droit de garder un cheval. Doignon m'en procura un de l'artillerie. Ces bons amis me hissèrent sur ma monture et nous nous acheminâmes vers Altenburg où nous fîmes une halte et ne tardâmes pas à apprendre qu'au mépris de la capitulation de Dresde,

nous étions simples prisonniers de guerre. Les hommes qui avaient conservé leurs armes, conformément aux stipulations de la capitulation, furent désarmés. Tous les chevaux des officiers furent considérés comme de bonne prise. Mon cheval fut vendu à un fermier pour 80 florins, ce qui vint à propos à mes amis qui ne possédaient plus un sou vaillant. Dès ce moment, commencèrent toutes nos misères: affaibli comme je l'étais, il m'était impossible de gravir les montagnes de la Bohème et de faire chaque jour l'étape de rigueur. Doignon ne m'abandonna pas; quand j'étais trop fatigué, il m'aidait à faire la route à l'aide de ses grenadiers qui me portaient à tour de rôle.

Nous arrivâmes enfin à Iglau (Jehlava), en Moravie; la neige tombait abondamment, ce qui nous obligea de séjourner quelque temps dans ce cantonnement. Un ordre survint de séparer les officiers d'administration, médecins et chirurgiens d'avec les combattants; les chemins étaient impraticables; je vis arriver un convoi de traîneaux qui transportait des commissaires de guerre, des officiers d'administration, parmi lesquels je reconnus, à ma grande surprise, mon ami et camarade M. Cambrelin, actuellement praticien distingué et président de la Commission médicale provinciale à Namur.

J'étais logé dans ce cantonnement avec le docteur Bouchez, établi aujourd'hui à Baudour. Nous fûmes bientôt dispersés dans divers cantonnements et nous passâmes successivement à Brùnn (Brno) et dans la forteresse d'Olmutz (Olomuc)."

On ignore tout des conditions de la captivité de Louis Seutin. Demeura-t-il oisif dans les cantonnements d'une forteresse ? Eut-il l'occasion de soigner des prisonniers ? Fut-il autorisé à fréquenter le grand hôpital militaire

d'Olmutz ? Il est demeuré muet sur tous les aspects de sa captivité à Brùnn et à Olmùtz. Il est donc probable qu'il n'eut pas l'occasion de s'employer utilement en matière chirurgicale.

Après l'abdication de Napoléon, le 7 avril 1814, à Fontainebleau, les prisonniers des armées françaises furent libérés. Seutin fut dirigé sur Strasbourg où il arriva le 21 juin 1814. Il fut hébergé à l'hôpital militaire et obtint sa démobilisation le 27 juin. Il rentra à Nivelles.

3. Seutin dans le Service médical de l'Armée des Pays-Bas à l'époque de la Bataille de Waterloo (18 juin 1815)

En juillet 1814, les Alliés décident de réunir les provinces belges à la Hollande. Guillaume d'Orange, par un arrêté du 14 août 1814, accorde un traitement provisoire aux officiers, belges de naissance et ayant servi sous les Aigles de l'Armée Impériale, qui se présenteraient pour se mettre au service de leur nouvelle patrie.

Seutin souscrit à ces conditions le 8 octobre 1814. Il avait quitté le Service de Santé français avec le grade de chirurgien aide-major. Dans l'armée des Pays-Bas, il reçoit le même grade, mais sous une appellation différente : officier de santé de 2e classe. Il est, non pas nommé, mais commissionné provisoirement à ce grade : les raisons en sont les suivantes.

En 1814, Seutin n'est qu'un officier de santé; il n'est pas encore docteur en médecine ni docteur en chirurgie. Le Bureau médical du Département de la Guerre, à La Haye, a remis en vigueur une réglementation remontant à 1795 et confirmée en 1809.

Selon celle-ci, les candidats chirurgiens majors et aides-majors, avant d'être brevetés et nommés à ces rangs, doivent subir, avec succès, des examens sur des matières médicales devant le Bureau médical. Il en sera question plus loin, quand nous commenterons les deux lettres de Seutin adressées à son ami Doignon.

En octobre 1814, Seutin reçoit, comme affectation, l'hôpital militaire de Bruxelles, situé dans l'ancien collège des Jésuites, le long de la rue de Ruisbroek.

Pendant la période dramatique de juin-juillet 1815, le chirurgien de 2e classe Seutin se comporte brillamment. A l'hôpital militaire de Bruxelles, sous l'autorité du premier officier de santé J.Fr. Kluyskens, il a pratiqué de nombreuses amputations et opérations majeures sur les blessés des batailles de Quatre-Bras, Ligny, Wavre et Waterloo. Le zèle et le dévouement dont il a fait preuve en ces mois critiques ainsi que son habileté opératoire lui valent les témoignages les plus flatteurs de la part de ses chefs.

4 .Les lettres de Seutin, replacées dans les événements de l'après-Waterloo (1816-1817)

Après le Congrès de Vienne, tout montre qu'on entre apparemment dans une période de paix et de stabilité. Le chirurgien de 2e classe commissionné Seutin songe à son avenir. Il retourne à l'Ecole de médecine de Bruxelles, à l'hospice de Saint-Pierre, pour y rafraîchir ses connaissances théoriques et poursuivre des stages, tout en effectuant du service à l'hôpital militaire.

L'objectif immédiat est de conquérir les titres académiques de docteur en médecine et de docteur en chirurgie. En outre, il lui faut régulariser, sans tarder, sa situation précaire dans le Service de santé militaire en obtenant le brevet qui lui conférera la stabilité, par une nomination dans les cadres de l'Armée active. Pour présenter les épreuves du doctorat en médecine, c'est à la Faculté de médecine de Leyde qu'il s'inscrit.

Ce choix peut sembler surprenant. Mais, il lui est imposé s'il veut mettre à profit sans délai les facilités qu'ouvre la réorganisation de l'enseignement supérieur dans le royaume des Pays-Bas. En effet, le 2 août 1815, le Roi Guillaume a rétabli par décret trois universités, ayant chacune une faculté de médecine. Celles-ci sont toutes trois dans les Provinces Septentrionales: à Groningue, Utrecht et Leyde. Dans les Provinces Méridionales rien, pour l'instant, n'a été prévu...

La Faculté de médecine de Leyde est la plus proche de Bruxelles et l'Ecole du Service de santé militaire, qui se trouve aussi à Leyde, place Seutin en pays de connaissances. Le 30 janvier 1816, il défend une thèse sur la péripneumonie, ce qui lui vaut d'obtenir le titre académique et le diplôme de docteur en médecine. Quant à l'examen pour le doctorat en chirurgie et accouchements, il le remet à plus tard. A chaque jour suffit sa peine. Il ne le présentera que le 29 avril 1920, à l'Université de Liège, rouverte le 25 septembre 1817.

Au cours de son séjour en Hollande, en janvier-février 1816, Seutin désire aussi régulariser sa situation militaire et ainsi faire d'une pierre deux coups. Comme nous l'avons mentionné plus haut, il doit subir, à La Haye, devant le Bureau Médical du Service de santé, un examen portant sur l'anatomie, la médecine et la chirurgie.

C'est seulement après la réussite de cette épreuve que l'Inspecteur Général du Service de santé accorde un brevet à l'officier de santé et le propose au Département de la Guerre pour que son commissionnement soit transformé en nomination d'officier de santé de 1e ou de 2e classe. De Leyde, Seutin se rend à La Haye, y passe le mois de février 1816, se soumet aux épreuves du Bureau Médical. Le 26 février, la réussite de l'examen lui est notifiée.

Les conditions administratives requises pour une nomination définitive sont maintenant réunies.

Mais Seutin devra encore attendre plus d'un an avant que son nom paraisse dans l'Arrêté Royal qui le nomme chirurgien militaire de 2e classe et le range dans la catégorie des officiers de santé brevetés. C'est l'Arrêté Royal du 21 avril 1817.

Tous ces événements du début de 1816 que nous venons de mentionner doivent être présents à l'esprit pour une bonne compréhension de la lettre que Seutin adresse de La Haye à son ami Doignon, le 29 février 1816, c'est-à-dire trois jours après l'examen passé devant le Bureau médical. Elle est écrite dans l'euphorie du succès.

Voici le texte de cette lettre, rédigée par le chirurgien de 2e classe Louis Seutin et adressée à Monsieur Ferdinand Doignon, 1er lieutenant au 27e bataillon, en garnison à Utrecht.

La Haye, le 29 février 1816

Mon cher libérateur,

Je m'étais proposé d'aller à Utrecht vous voir et vous témoigner, de vive voix, combien est grande ma reconnaissance et n'oublierai ce que vous avez fait pour moi et si j'ai tardé aussi longtemps à vous en remercier, ne croyez pas que ce soit paresse ou ingratitude. J'ai toujours ignoré là où vous étiez, et je me serais déjà acquitté de ce devoir sacré et si doux pour moi, si je ne m'étais fait un plaisir de vous embrasser. Je me suis forcé, mon cher Doignon, à quitter ce pays pour me rendre à Bruxelles. Jeudi prochain, un collègue a son changement et je dois le remplacer d'abord; mardi seulement, je termine une affaire avec le

conseil de santé et je dois partir le même jour.

Depuis près de six semaines que je suis en Hollande, je n'ai pas encore été libre pendant vingt heures et il m'a été de toute impossibilité de pouvoir m'absenter. Il y a quelque temps, mon frère qui est artiste vétérinaire, au 1er Carabiniers, était à Utrecht, dénué de tout. Je croyais vous voir tous les deux. Mes malades que j'eus à traiter pour mes examens de chef major ne me le permirent pas. J'ose donc supposer, mon cher Doignon, que vous ne m'accuserez pas d'insouciance et que tout ceci vous prouvera que je n'ai pu me rendre près de vous.

Si j'osais vous faire des reproches, je n'en finirais pas, mais je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il me fut sensible d'apprendre que vous étiez venu à Bruxelles vous informer de moi et de ne pas venir me voir! Je ne sais pas à quoi attribuer cela. En vain je cherche si j'ai démérité envers vous et ne puis découvrir la source de cette indifférence. Ceux qui m'ont appris que vous étiez au service belge n'ont pu me donner votre adresse; je l'ai appris dernièrement; vous écrire n'était pas me satisfaire, vous voir était mon unique désir, et ma ferme résolution. Mais aujourd'hui que des circonstances me privent de cet avantage, je me vois forcé de recourir à la plume. J'espère, cependant, que malgré la diligence avec laquelle je dois me rendre à mon poste, je pourrai peut-être passer par votre ville de garnison. Je ferai tout mon possible et là oublier et nous rappeler ensemble notre misère des 13,14,15, etc. octobre 1813.

A Dieu, mon cher Doignon, donnez-nous, je vous prie, de vos nouvelles; en cas que je ne puisse vous voir ici, adressez vos lettresàM.Addinck, 146, Nieuwmarcstraat,

à Bruxelles, comme il suit : M. Seutin, docteur en médecine, chef majora l'hôpital des Jésuites.

Je vous embrasse de coeur et croyez à ma reconnaissance éternelle.

Votre dévoué ami, Seutin.

Cette lettre appelle peu de commentaires. Son objet est évidemment une reprise de contact avec son ami Doignon. Néanmoins, elle contient quelques renseignements biographiques ou quelques traits caractériels qui méritent d'être relevés.

Seutin évoque les examens de "Chef major" qu'il vient de subir. Un tel grade n'existe pas dans le Service de Santé de l'Armée des Pays-Bas. Seutin feint d'ignorer que, depuis trois jours, le grade auquel il a accédé s'appelle "Officier de santé de 2e classe breveté". En utilisant l'appellation "chef major" il déforme tout simplement l'expression "chirurgien major", utilisée dans le Service de Santé de la Grande Armée, pour désigner un grade équivalant au sien, dans l'Armée des Pays-Bas.

Seutin a toujours eu des difficultés pour s'intégrer d'une manière correcte à la place réglementaire de son rang dans la hiérarchie militaire.

Plus tard, à partir de 1831, quand il recevra un rang très élevé dans la hiérarchie du Service de.santé belge, il ignorera, à plusieurs reprises, les attributions de sa fonction et leurs limites. Cela lui vaudra de nombreux déboires dans sa carrière militaire.

Faut-il voir dans l'étonnante confusion dont il fait déjà montre en ce domaine, dans la lettre à son ami Doignon, les présages de ses futures difficultés dans l'exercice des pouvoirs que lui

confèrent sa place et sa fonction dans la hiérarchie militaire? La question mériterait une étude.

Seutin annonce à son ami qu'il se trouve en Hollande depuis près de six semaines et qu'il a été très occupé. C'est qu'il a dû effectuer des stages hospitaliers dans le cadre du programme prévu pour l'examen médico-militaire du 26 février. Mais ce séjour lui a aussi fourni l'occasion de conquérir à Leyde, le 30 janvier, le titre académique de docteur en médecine. Témoignage précoce de l'énorme puissance de travail intellectuel que Seutin ne cessera de déployer tout au long de son existence !

Quant à l'évocation de "notre misère des 13, 14,15 etc. octobre 1813", c'est évidemment le rappel des événements de la capitulation de Dresde et des étapes mouvementées sur la route de la captivité.

Un autre détail mérite d'être relevé. Dans l'adresse qu'il donne à son correspondant, Seutin ne manque pas de citer son titre flambant neuf de docteur en médecine, outre celui de "chef major" qu'il s'attribue, et son affectation à l'important hôpital militaire de Bruxelles. S'il l'appelle " hôpital des Jésuites", c'est qu'il occupe les bâtiments de l'ancien couvent de cet ordre religieux.

Après les excuses alambiquées, la lettre laisse transsuder la fierté légitime de Seutin, après ses succès académiques et médico-militaires tout récents. Il a conscience d'avoir franchi un seuil qui lui paraît décisif pour son avenir.

C'est à Bruxelles qu'est écrite la deuxième lettre, que l'officier de santé de 2e classe Seutin adresse à son ami Ferdinand Doignon, à Tournai, en date du 31 juillet 1817.

En voici le texte.

Mr Seutin J., médecin en chef,

Bruxelles, le 31 juillet 1817

Chariot casse-bras a dans ce moment les membres et la tête brisés; depuis 15 jours. Je ne cesse d'être occupé. Nos chefs viennent incessamment nous inspecter et nous accabler de besogne. C'est au milieu de toutes ces tracasseries que je vais m'entretenir avec vous, mon cher libérateur, et profiter en même temps du retour de notre ami, votre frère. Je ne doute nullement qu'il vous trouve tous bien portant (sic) et disposés à faire la plus belle des récoltes. Les trésors de Cérès vont vous faire devenir le plus riche du royaume, et vous direz alors. .. M... Pour le service, je suis chef, général, enfin je commande, on m'obéit. Je suis content. Je prospère et je suis tranquille. Le service me devient insupportable, mon cher Doignon: ie n'éprouve qu'injustice de la part de toute la clique; pour la première fois, j'ai réclamé mes droits à S. M. Mon affaire est en bon chemin; je crains encore la jalousie et la méchanceté de quelques intrigants. Si je ne réussis pas, j'envoie au diable toute la boutique. Mais, à votre exemple, je n'ai point la faculté en quelque sorte de me séparer de ce maudit genre humain; vous avez quitté le plus noble des états, pour en prendre un plus noble et plus utile encore: des armes à la charrue, c'est agir en vrai Romain.

Le départ de votre frère est arrivé plus tôt que je ne le croyais. Je m'étais proposé de vous envoyer un paquet de vrai Farina de toute bonté; je sais que vous êtes un grand amateur de tabac : à cette occasion, je ne puis m'empêcher de me souvenir du peu de confiance que vous aviez à mon égard à Quomodo en Bohème, lorsque vous vouliez vendre votre montre pour en acheter. C'était la guerre alors ! Je me souviens avec délice de nos soirées bruyantes. Nous étions les tapageurs en chef. J'ai fait la

rencontre, il y a quelque temps, de Dupât avec lequel nous étions logés dans cette petite ville où nous avons été déclarés prisonniers de guerre (Chemnitz); il est maintenant commandant, il a été malade et a tenu le lit pendant plusieurs semaines; il avait un rhumatisme dans les lombes. Vous me direz, parle retour de votre frère, si vous êtes encore muni du cordon rouge; vous savez que je suis votre débiteur à votre égard.

Le temps me presse, je dois me rendre chez un malade; je ne puis vous en dire plus. Je vous écrirai quel a été le résultat de mon affaire en question.

Mes hommages à Madame votre épouse; dites-lui de ma part mille choses plus aimables les unes que les autres.

A Dieu, Doignon, que le bon Dieu vous conserve la vie et vous accorde la Sainte Grâce et bénédiction, avec lesquelles j'ai l'honneur d'être.

Votre tout dévoué ami Seutin dit Chariot casse bras, en hâte.

On remarquera d'emblée que le ton de cette lettre est très différent de celui qui domine dans celle du 29 février 1816. Mais son contenu mérite qu'on s'y attarde.

Seutin fait allusion à des changements importants survenus dans la vie de son ami Doignon. Celui-ci a quitté l'Armée des Pays-Bas et, tel Cincinatus, il cultive ses terres. C'est l'occasion pour Seutin de rappeler des souvenirs communs de 1813. Thème banal pour des "vétérans".

L'intérêt de la lettre est ailleurs. Seutin s'étend longuement, avec vivacité, sur des difficultés personnelles de service dont la lettre ne révèle pas la nature exacte.

On notera d'abord que l'en-tête de cette missive est bizarre. Passons sur l'absence d'un appellatif amical, tel que "mon cher libérateur", utilisé dans la lettre du 29 février 1816 et que Seutin insère au milieu de la troisième phrase.

C'est probablement un simple oubli que Seutin constate au fil de l'écriture et qu'il se hâte de réparer par cette incidente... Mais, ce que Seutin n'a pas oublié, c'est de s'intituler "médecin en chef", dans le coin supérieur de sa lettre. Ce n'est ni un grade, ni une fonction officielle dans le Service de Santé de l'Armée des Pays-Bas.

Depuis le 21 avril 1817, Seutin est officier de santé de 2e classe breveté. Et, comme il l'énonce dans sa lettre, il a le droit de donner des ordres à des subordonnés dans son service à l'hôpital militaire. Satisfaction d'amour-propre ou recherche vaniteuse des honneurs? Tout au long de son existence, Seutin s'est toujours montré très chatouilleux et très revendicatif dans ce domaine. L'âge n'a fait qu'accroître sa suffisance...

L'autre sujet personnel abordé par Seutin exige beaucoup plus d'attention. C'est un révélateur du malaise qui sévit dans l'Armée des Pays-Bas et, plus spécialement, dans son Service de Santé. Seutin évoque des tracasseries, des intrigues. Il avoue que le service lui devient insupportable. Il est prêt à "envoyer au diable toute la boutique".

Que s'est-il passé entre mars 1816 et juillet 1817?

Dans l'euphorie de la paix instaurée par la Sainte-Alliance, l'opinion publique et les gouvernants des Pays-Bas s'imaginent que la guerre est disparue à jamais. Dans cet état de paix éternelle, l'Armée est donc devenue inutile : il importe, selon eux, de la réduire dans des proportions considérables. Le Roi Guillaume et son gouvernement participent à ce courant d'il-

lusions. Des mesures de diminution des effectifs, s'étalant sur plusieurs phases, sont préparées, puis appliquées. L'esprit d'économie souffle avec force à La Haye sur le Département de la Guerre. Il n'épargne pas le Service de santé.

Le premier choc qui fait sourciller Seutin survient en 1816 : la fermeture du grand hôpital militaire de Bruxelles. Si les bâtiments de l'ancien collège des Jésuites, qui recueillirent tant de blessés en juin 1815, changent, une fois encore, d'affectation, c'est qu'ils sont sans doute jugés trop vastes pour les faibles effectifs de la garnison de Bruxelles. Selon les plans conçus à La Haye, l'hôpital militaire de Louvain est destiné à devenir bientôt le Grand Hôpital Royal des Provinces Méridionales. Il ne subsistera à Bruxelles qu'un tout petit hôpital de garnison, l'équivalent d'une modeste infirmerie, dans l'ancienne caserne des Annonciades, près de la place de Louvain.

Ce qui est plus grave et plus lourd de menaces pour les perspectives que Seutin a dressées en vue de sa carrière militaire, c'est le nouveau statut que réserve au Service de santé l'Arrêté Royal n°74 du 20 mars 1817. Il s'agit de la perte de l'autonomie du Service de santé militaire. Celui-ci passe sous le contrôle de l'Intendant Général, à l'Administration de la guerre. La direction des hôpitaux échappe aux médecins et est confiée à des officiers d'arme retraités.

Pour les médecins et chirurgiens, la dépendance totale de l'Intendance crée une situation pénible et irritante. On comprend aisément que Seutin s'en émeuve. Pour l'efficacité du Service de santé, elle est désastreuse. Les réductions des effectifs en personnel médical et chirurgical frappent tous les grades. Les perspectives matérielles relatives au déroulement d'une carrière s'annoncent très médiocres.

Ces profonds changements ne sont qu'un début. Après 1817, la valse des réorganisations va continuer.

Les suivantes ont lieu en 1819, puis en 1822. Dans chacune d'elles, la politique d'économie, de concentration des soins, de réduction du personel fait un pas de plus. Ces "réorganisations" désastreuses sont très mal accueillies par ceux qui les subissent. Trente-sept médecins et chirurgiens militaires belges, dont les mérites sont incontestables, démissionnent entre 1817 et 1828. Seutin présente sa démission en 1822; elle est acceptée.

La lettre que Seutin adresse le 31 juillet 1817 à son ami Doignon révèle un médecin qui commence à être sérieusement inquiet sur le déroulement de sa carrière médico-militaire et son avancement.

Autour de lui, on joue déjà des coudes pour échapper aux évictions ou pour recevoir un poste intéressant. Dans ce climat alourdi, il y a "des intriques et des jalousies". Aussi longtemps que Seutin est maintenu dans la garnison de Bruxelles et que ses occupations civiles à l'hospice de Saint-Pierre demeurent compatibles avec ce service de place militaire dont l'intérêt s'amincit, rien ne précipite la prise d'une décision qu'il sent inéluctable sur l'orientation définitive de sa carrière.

Néanmoins, la lettre du 31 juillet 1817 est déjà une manifestation d'agacement. Elle laisse deviner un sentiment d'hésitation ou de remise en question sur la route à suivre.

Ces deux lettres de Seutin, replacées dans les circonstances de temps et de lieu où elles furent écrites, permettent aussi, par leur spontanéité, d'éclairerd'une manière indirecte certains traits marquants d'une personnalité médicale, sûre de sa valeur professionnelle.

Le jeune officier de santé Seutin, au sortir de la période d'apprentissage sur les blessés des campagnes napoléoniennes, confirme déjà l'image qu'il a tracée de son personage depuis 1813. L'homme est avide d'action; il réagit aux événements avec l'impétuosité de l'enthousiasme ou l'irritation de la déception. Mais il se montre soucieux de trouver, dans les combats de la vie, la voie la plus conforme à la réalisation de ses aspirations profondes.

Plus tard, à l'âge de la maturité, ce portrait recevra un accent encore plus accusé. Il s'imposera avec une force et un prestige indiscutables qui contribueront à sa célébrité.

Références

- Evrard E., Le Baron Seutin dans l'histoire militaire et médicale de son temps, édité par l'auteur, Bruxelles, 1981.
- Marinus J.R., Le Baron L. Seutin, sa vie et ses travaux, DeMortierfils, Bruxelles, 1862. Cet ouvrage contient une autobiographie posthume de Seutin, que le docteur J.R. Marinus, ancien élève de Seutin, publia quelques mois après la mort de son maître.

Remerciements

Nous remercions Monsieur Adolphe Leschevin d'Ere, de Paris, qui a bien voulu nous communiquer une copie des deux lettres adressées par Seutin à son ancêtre et qui nous a permis de les publier.

Biographie

Le général-major médecin e.r. E. Evrard, après avoir dirigé le Service de santé de la Force aérienne belge, a termné sa carrière militaire en 1970 comme Inspecteur général du Service de santé des forces armées. Il s'est toujours passionné pour l'histoire de la médecine mlitaire.

Parmi une vingtaine de publications en ce domaine, il a écrit notamment plusieurs études sur les blessés de la bataille de Waterloo, leur traumatologie et l'organisation des soins. Il est l'un des cinq coauteurs du livre "Waterloo 1815 - L'Europe face à Napoléon", paru en 1990.